

Témoignages de parents

Nous vivons en Guadeloupe depuis presque deux ans. Ce qui est court, mais qui nous donne tout de même un certain recul par rapport à certains comportements collectifs de la société antillaise française.

Par rapport au sujet de la violence en générale, deux choses sont notables. Du point de vue statistique, ce département fait partie des plus violents de France ; et les violences au sein des familles et de voisinage sont nettement plus élevées que la moyenne. Par contre, deuxième point, les gens sont collectivement et personnellement capables d'une très grande passivité, patience, obéissance devant des situations inacceptables telles que les « profitations » économiques ou les files d'attente notoirement créées par l'incurie voire la mauvaise volonté de petits groupes de personnes détenant à cet endroit donné un petit pouvoir dont ils se repaissent. Ensuite, effet cocotte-minute oblige, quand le ras-le-bol est trop grand, ça finit de manière violente, verbalement, mais assez facilement physiquement aussi...

Du point de vue éducatif, si les tout-petits sont choyés, portés, adulés, il faut vite qu'ils entrent dans les bonnes manières sous peine de gestes et de paroles violents et, trop souvent, de coups... Le respect à l'ancienne, c'est-à-dire à sens unique, est encore assez largement la norme.

Au sein de l'école, deux approches très tranchées cohabitent : l'enseignement à la baguette (la vraie...) et celle à la manière « métropolitaine » c'est-à-dire sans coup ni humiliation. Je vais être optimiste en disant que la deuxième approche prend lentement le dessus sur la première. Mais une chose est sûre, la tolérance envers la violence de l'institution est bien plus grande qu'ailleurs en France et des enseignants particulièrement malsains sévissent en toute impunité, voire avec l'approbation parentale.

À la rentrée donc, mon fils de 10 ans entrainé en cm2 dans la classe d'un maître qui s'est très rapidement révélé horrible... Voilà ce que j'écrivais dix jours après la rentrée.

Rentrée douloureuse...

Quand le présumé éducatif du maître est que tous les enfants sont les mêmes, à savoir malhonnêtes et crétiens, y a-t-il matière à discuter ?

Je vois assez mal.

Quand pour étayer ce point de vue, le maître s'aventure à donner devant moi des ordres stupides et s'offusque qu'ils ne soient pas compris, ni, donc, promptement exécutés, que peut-on légitimement en déduire ?

Que le maître prouve en fait que les enfants sont intelligents et ne peuvent imaginer que le maître leur donne un ordre aussi bête. Et soyons audacieuses et insolente, que le maître est bête...

Quant au bout de trois jours de classe un enfant hurle du fond de son lit qu'il ne veut pas quitter qu'il ne peut pas aller à l'école, que c'est au dessus de ses forces, que fait-on ?

On emmène son enfant pleurant chez le directeur pour que cela cesse.

Chance pour notre enfant : on est écouté et exaucé, il change de classe !

Mais on pleure pour tous ses camarades qui n'auront pas cette chance... Un passage chez le médecin scolaire pour l'alerter sur leur cas n'aura que peu d'influence, je le crains... Au moins, je n'aurai pas rien fait... C'est faible et j'en ai un peu honte...

Cette personne confond éducation et humiliation, discipline et obéissance... En seulement dix jours, la liste est longue de situations choquantes. Si j'ai si facilement, sans aucune discussion, pu faire changer mon fils de classe, c'est que le directeur est sans doute conscient du problème, mais veut éviter toute vague. Une lettre commune des parents à l'inspecteur est totalement inenvisageable, car les parents, conditionnés à penser que le maître a forcément raison, n'osent jamais une telle initiative.

Les cas de violence sur les élèves ne sont pas rares en Guadeloupe, mais on les voit de plus en plus ; petit à petit les mentalités changent ; les petits « métropolitains » sont le plus souvent épargnés, mais témoins de scènes qui les choquent à tel point qu'ils les racontent ; l'os, c'est quand un enseignant s'en prend de cette manière à un Antillais dont les parents ont été élevés en métropole : les parents se fâchent ! Et on les comprend...

À côté de cela, les violences entre enfants dans la cour de récréation ne sont pratiquement jamais régulées par les enseignants. Or la cour de récré est un exutoire après la pression mise en classe, car, même si violence et humiliation ne sont heureusement pas le lot de toutes les classes, le système de punitions est lui à l'œuvre le plus souvent.

En conclusion, si l'on peut expliquer la violence de la société antillaise par la violence de l'histoire, je pense que la violence transmise par l'école en tant qu'institution toute puissante n'est pas étrangère au fait qu'elle perdure encore aujourd'hui... Parce qu'on ne me fera pas croire qu'aucun inspecteur ne connaît les agissements des enseignants cousins de celui que nous avons eu la douleur de rencontrer...

« L'injustice appelle l'injustice ; la violence engendre la violence. », père Henri-Dominique Lacordaire (19^e siècle)...

Laurence

Enfant, j'ai souffert de la compétition à l'école et des notes continues. J'aimais les mathématiques, mais certains enfants se sentaient en concurrence ou en demande envers moi. Dans les deux cas, cela n'aidait pas aux relations harmonieuses. De plus, aider un autre était souvent considéré comme de la triche et mal vu, ou bien comme perturbant l'atmosphère de la classe que le professeur voulait silencieuse. Le plaisir et l'échange passaient alors à la trappe. Il y avait aussi les humiliations : un professeur lisait un paragraphe faux ou mal écrit d'un devoir, ou bien demandait la réponse à un écolier qui ne savait pas, le faisait aller au tableau pour se moquer de lui et nous pousser à ricaner aussi.

Je me souviens aussi de ces longues heures d'ennui à devoir écouter, essayer de retenir des connaissances qui ne m'intéressaient pas. Toutes ces heures passées à ingurgiter de quoi ressortir à un devoir pour oublier aussitôt après ! J'ai très rarement rencontré un professeur aimant sa matière et nous l'enseignant avec plaisir. Et puis, devoir être toujours en groupe, toujours sous contrôle, sans un endroit, un temps vraiment à moi. Et même à la maison, l'école me poursuivait avec ses devoirs à faire.

Quand ma fille a eu 3 ans, nous sommes allées ensemble à la maternelle à la rentrée suivante, et nous avons vu des petits pleurer en voyant leurs parents partir, se faire plus ou moins consoler et se résigner. Ma fille ne souhaitait pas rester dans ce lieu avec des gens qu'elle ne connaissait pas et comme l'institutrice ne voulait pas une adaptation tranquille, en douceur, nous sommes parties. Nous avons découvert la possibilité de ne pas scolariser, le plaisir des échanges, de la voir découvrir par elle-même, d'expérimenter, faire ses choix, décider.

Marianne

Je suis la maman de deux filles, dont l'aînée a aujourd'hui 4 ans. C'est une enfant au contact facile avec les adultes comme avec les enfants. Nous avons beaucoup fréquenté les lieux d'accueil parents-enfants et tous ceux qui la connaissent et la voient évoluer en société n'ont pas de doute sur sa facile intégration à l'école.

Je l'avais inscrite pour septembre 2009 dans l'école publique proche de chez moi. Elle débordait d'enthousiasme à l'idée de rencontrer tous ces enfants, de faire des activités... Lors de la visite de l'école qui avait été organisée fin juin, comme le jour de la rentrée, elle poussait presque les enfants pour entrer.

Or, ce fut une catastrophe avec des conséquences douloureuses. Je ne peux pas faire un récit de cette expérience, seulement pointer certains événements :

- les enfants de la classe entraînent tous en même temps, ce qui signifie en petite section 25 enfants qui pleurent et s'entraînent dans le stress ;
- la porte close derrière les derniers parents au bout de 45 minutes, un enfant qui tambourine pour sortir : ma fille hurlant devant cette scène d'une assistante retenant physiquement l'enfant qui voulait retourner vers sa mère.
- je récupère ma fille tout de suite, trop choquée pour vouloir rester. « Ce n'est pas bien, Madame, ce que vous faites » ;
- la directrice accepte que nous revenions les jours suivants pour renouveler l'expérience en espérant qu'elle soit meilleure ;
- une assistante qui dit à mon mari un autre jour « Allez-y vite pendant qu'elle est occupée ». Ma fille qui la regarde et hurle, refusant de rester plus longtemps ;
- un jour chez des amis, une copine de ma fille lui propose de venir jouer chez elle, comme d'habitude. Ma fille se retrouve en pleine crise d'angoisse, elle a peur que je la laisse de force chez sa copine ;
- en attendant que la directrice soit disponible pour nous recevoir, nous assistons dans le hall à la répartition de ses élèves dans d'autres classes. Une élève à l'air timide se met à pleurer lorsqu'elle entend que sa copine ne sera pas dans la même classe qu'elle ce jour-là. "S. arrête-toi de pleurer. Si tu ne t'arrêtes pas, je ne te mets pas avec Y." Elle ravale ses larmes avec peine, met un couvercle sur ses émotions, mais il faudra bien que ça sorte, non ?
- au bout de deux semaines, et suite au refus de ma fille de rendre visite à ses copines, entretien avec la directrice : nous décidons de cesser d'emmener notre fille et nous attendons qu'elle soit prête à refaire cette expérience. Elle a l'air outrée que nous ne la scolarisons pas. « Vous savez, si on ne forçait pas les élèves, personne ne voudrait venir à l'école. Si vous ne la laissez pas malgré ses pleurs, elle ne voudra jamais y aller. » Quelle triste vision de l'école : moi, j'y inscrivais ma fille pour qu'elle y soit heureuse ;
- on me propose alors de la laisser juste une heure, ou de l'emmener l'après-midi pour qu'elle ait un temps privilégié avec l'institutrice pendant que les autres dorment. Mais c'est trop tard, ma fille ne veut plus y mettre les pieds. Pourquoi ces propositions arrivent-elles si tard ? Sont-elles faites dans le souci du bien-être de l'élève ou pour éviter la déscolarisation ?
- au cours de gym du mercredi, les parents peuvent rester, ma fille le sait, mais elle refuse d'abord d'y participer : « Et si Justine te dit de partir, tu vas me laisser ? »
- ma fille acceptera de retourner jouer chez ses copines sans nous en décembre seulement, je pourrai quitter le

cours de gym fin janvier. Cinq mois pour atténuer ce traumatisme ! Elle refuse de retourner dans cette école. Nous sommes en phase d'adaptation dans une autre école du secteur.

Je ne trouve pas normal que :

- l'on considère que l'entrée à l'école doit se faire dans la violence ou bien qu'on nie cette violence. Depuis des années, les enfants entrent à l'école maternelle dans le même cadre d'angoisse et rien n'est fait pour que l'institution s'adoucisse pour eux. Tout dépend des choix de la direction de l'école, ce qui signifie que l'école publique ne garantit pas un même accueil partout ;
- les personnels ne soient pas formés à respecter les émotions des enfants et à utiliser des modes de communication non violents, qu'elle que soit leur responsabilité au sein de l'école ;
- une période d'adaptation ne soit pas systématique à l'école maternelle ;
- la présence des parents soit aussi mal considérée.

Voici mon témoignage, espérant qu'il inspirera ceux qui prennent des décisions pour le quotidien des élèves de France.

Florence

Je suis Mélodie, maman d'un petit garçon de 21 mois.

Cela s'est passé lorsque j'étais en CP, donc vers 1979-1980.

Au cours d'une récré, je ne sais plus les circonstances exactes, un garçon de ma classe m'a fait un croche-pied, je suis tombée. Rien d'extraordinaire, mais à l'époque je portais des lunettes qui se sont cassées dans ma chute et les éclats de verre m'ont entaillé le nez.

Notre institutrice n'a rien trouvé de mieux que de donner une fessée au garçon en question, devant toute la classe et moi au premier rang (c'était censé me « consoler », j'imagine ? raté). Pantalon enlevé, mais slip gardé, un slip rouge, je m'en souviens encore, ce qui avait en prime provoqué des quolibets de la part de la classe.

Ce qui est frappant (le cas de le dire !) pour moi là-dedans, outre le caractère violent (+ illégal ! mais ça ne fait pas longtemps que je le sais) et le fait que je ne vois pas bien l'intérêt de la punition, c'est que c'est mon SEUL souvenir de toute cette année de CP. Strictement le seul. Et ce n'est pas un bon souvenir. Je précise que je ne me souviens même pas de ma chute ni de la douleur, juste de cette fessée.

J'imagine bien évidemment que le garçon l'a vécue encore plus mal que moi.

Mélodie